

Le logement se compose de cette pièce où l'on étouffe, et d'une autre petite chambre où se trouve le lit des parents.

Nous redescendons.

— Il y a encore le jardin, dit la concierge.

— Ah oui ! Voyons-le.

Nous sommes dans un terrain d'une vingtaine de mètres de long sur quatre de large, divisé en une série de petits rectangles séparés par des barrières de bois, qui sont autant de « jardins ». Nous regardons « le nôtre » : un coin de terre que je pourrais recouvrir de mes bras étendus. Pas une herbe. Pas un arbre. Le locataire l'a abandonné sans doute. Il reste debout quelques cerceaux cloués sur des pieux, et qui dressent le squelette d'une gloriette... Des débris de paille, des loques, de la vaisselle cassée, jonchent le sol.

— Faudra rudement travailler ça, dit Guitry.

— Oh ! bien sûr, répond la concierge.

Guitry n'a pas voulu avoir dérangé cette brave femme pour rien et lui glisse dans la main une pièce qu'elle veut poliment refuser, mais qu'il lui fait accepter.

Nous redescendons toute la rue de Belleville. Le temps passe et le soir va tomber. Je voudrais bien pourtant voir Gervaise dans un lavoir...

En voici un.

— Entrons, dit bravement Suzanne Desprès.

Elle y a d'autant plus de mérite, qu'une fois déjà elle y vint seule, et que les femmes l'apostrophèrent vivement : « Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? Elle vient voir comment on lave son linge ? » Et des épithètes sans grâce volaient dans l'air autour d'elle.

— Ça ne fait rien, me dit-elle. Allons-y. Entrons tout de go.

A travers la porte vitrée, j'aperçois le décor de la Porte-Saint-Martin lui-même ! Un plafond de grosses poutres, de larges fenêtres à droite, et des rangs de laveuses penchées sur leur travail, dans une buée lourde chargée d'odeurs âcres de chlore et d'eau de javelle. Bruits de battoirs, grondements de machines, cris de femmes. Mes yeux et mes oreilles ne distinguent pas autre chose.

Suzanne Desprès, curieusement, regarde de tous côtés... Avec sa fanchon sur la tête, ses deux mains dans les poches de son tablier, sa figure pâlie par le faux jour, c'est Gervaise à en pleurer ! Il lui manque son petit paquet de linge, et une place à côté de Mme Boche. On dirait que j'entends Mme Boche l'appeler : « Par ici, ma petite ! »

— C'est là, tenez, dans cette allée où nous sommes que vous vous êtes battue avec la grande Virginie...

Elle sourit. Et je cherche Andrée Mégarde, sa perruque noire, sa toilette canaille, sa beauté provocante, et sa voix acerbe.

Singulier effet d'une imagination qui fut profondément frappée : quelques secondes, ici encore, je crois revivre l'œuvre admirable de Zola, je me figure faire partie du drame, être quelqu'un, je ne sais lequel, des personnages de l'Assommoir.

Suzanne Desprès passe devant moi, va rejoindre Guitry, et je la regarde marcher : il me semble que, comme Gervaise, elle boite !

Jules Huret.

LES CONCERTS

M. Colonne a donné hier la première nouveauté française de la saison : l'ouverture de *Pyrame et Thisbé*, de M. Edouard Trémisot. Je veux dire tout d'abord qu'elle a été accueillie avec la plus grande et la plus significative faveur par le public du Châtelet. J'en suis ravi, car cela prouve, comme je ne cesse de le répéter, que la foule n'a aucune prévention contre les noms inconnus. J'ignorais absolument, pour ma part, celui de M. Trémisot qui n'avait jamais paru encore sur l'affiche d'un concert ou d'un théâtre. C'est donc d'un vrai jeune qu'il s'agit, d'un jeune de vingt-cinq ans qui, après avoir reçu les leçons de M. Luigini, l'excellent chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, et de M. Massenet, est maintenant l'un des meilleurs élèves de M. Fauré, au Conservatoire. Parfait ! Son ouverture a de la poésie et de la délicatesse et, en même temps, de la chaleur et de la puissance. Au début, le cor anglais et le hautbois indiquent joliment le caractère qu'Ovide a prêté à la légende dont s'est inspiré le compositeur. Ce caractère s'efface un peu, par la suite, lorsque, dans un alle-

gro où il y a quelque désordre et quelque indécision, se déchaîne, trop furieusement à mon sens, la tempête instrumentale. Mais il reparait d'heureuse façon à la fin, quand le violon et le violoncelle chantent tendrement et mélancoliquement le charme douloureux de la célèbre métamorphose. A défaut d'une originalité très vive, très frappante, cette intéressante pièce témoigne de réelles qualités mélodiques et expressives et mérite, au demeurant, le franc succès qu'elle a obtenu. M. Colonne l'a fort bien interprétée.

Le Concerto en si bémol pour piano de Tchaïkowsky la précédait. J'ai déploré maintes fois, car on le joue souvent, hélas ! la fatalité bruyante et audacieuse de ce long morceau que M. Léopold Godowsky a exécuté avec vigueur et adresse. Le troisième acte de *Siegfried* terminait la séance et Mme Adiny reprenait en cet acte de répertoire son rôle de Brünnhilde, où elle fut si remarquée l'année dernière. J'ai donc pu quitter le Châtelet assez tôt pour assister, au Nouveau-Théâtre, à la seconde partie du concert, qui était consacré à Berlioz, et j'ai eu la joie d'entendre dire à Mme Jeanne Raunay l'air de Cassandre de *la Prise de Troie et l'Absence*, un des *lieder* les plus émouvants du maître. Dans ces deux sublimes musiques, elle s'est vraiment élevée au sommet de l'art, mettant là une simplicité de style, une noblesse d'accent, une pureté de sentiment, une autorité, une sérénité admirables qui lui ont valu les ovations les plus magnifiques et les plus justifiées que je sache. Avant d'achever ce bref compte rendu, je tiens à féliciter M. Chevillard d'avoir inscrit sur son programme d'hier, à côté du nom d'Hector Berlioz, ceux d'Edouard Lalo (on a beaucoup applaudi, paraît-il, dans *la Symphonie espagnole*, M. Albert Gélou), d'Emmanuel Chabrier et de M. Bourgault-Ducoudray. Ces noms sont bien dignes de voisiner de la sorte.

Alfred Bruneau.

PARDESSUS OU RAGLAN

On a une certaine peine à faire adopter le raglan à la place du pardessus. Ce qui augmente la difficulté, c'est que les dernières transformations dont le pardessus a été l'objet l'ont rendu élégant et pratique et, par conséquent supérieur au raglan avec lequel il est impossible de lever les bras.

Avec son goût habituel, le tailleur parisien Crémieux, 97, rue Richelieu, a gardé ses préférences d'artiste et, tout en faisant le raglan, que certains de ses clients voudront quand même, il s'est attaché à établir un magnifique pardessus sûr mesure en melton brut, qui obtient le plus légitime succès. Son prix de 65 francs le met à la portée de tous et, malgré cet extrême bon marché, le vêtement d'hiver que Crémieux nous offre n'a aucun équivalent dans aucune maison concurrente. C'est le digne pendant du complet sur mesure, veston ou jaquette à volonté, ou cheviote homespun, unie ou à carreaux, à 60 francs, qu'on ne trouve que rue Richelieu, 97. Il fait froid : de rapides commandes s'imposent.

COURRIER DES THÉÂTRES

AUX CAPUCINES. — Sous l'intelligente direction de M. Michel Mortier, la coquette salle du boulevard des Capucines a eu la louable ambition de se transformer en véritable théâtre, et la réussite a été complète. Programme des plus copieux, mais des plus variés ; chacun, comme dans un fin repas, y trouvera le plat artistique de son goût : à savoir, *la Camomille*, un aimable badinage rosse de MM. Ch. Darantière et Maurice Soulié ; *l'Avoué*, une émouvante « scène de la vie intime » de l'habile psychologue Jane Marni, et *Par politesse*, une spirituelle comédie de Francis de Croisset, interprétés avec entrain par MM. André Hall, Coquet, Bessy, Husson ; Mmes Renée de Pontry, Gallay, Marguerite Bernier et Rita Lebréc.

Mais, on le sait, la grande attraction était le début parisien de Mme Charlotte Wiehe, du Théâtre royal de Copenhague. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apercevoir dans la salle nombre d'éminentes personnalités :

Grand-duc Alexis, prince et princesse Tenicheff, de Larsky, commissaire adjoint de la Russie ; ministre de Danemark et baronne Hegermann-Lindencronc, M. Hoskier, consul général, et M. Engelstedt, vice-consul du Danemark ; M. Stephensen, commissaire-adjoint du Danemark ; le célèbre poète Drachmann, M. et Mme Jules Claretie, M. le docteur Doyen, comte Szecsenyi, MM. Louis Guttman, baron Bleischroeder, Victor Maurel, Fouquiau, etc.

Mme Charlotte Wiehe est une mignonne artiste, mieux que jolie, charmeresse, et qui possède, paraît-il, tous les talents, ce qui en a fait la coqueluche de nos amis les Danois. Pourquoi ne l'avons-nous vue que dans deux mimodrames où son triomphe a été, du reste, au-dessus de toute idée ? C'est que la délicieuse femme possède encore un léger accent natal et que, par une timidité injustifiée, elle n'a pas